Et si le paysage était au service de l'éleveur ?

Le rapport au paysage d'éleveurs de la montagne basco-béarnaise

*What if the Landscape Were at the Service of the Livestock Farmer ? – The
Relationship Between the Landscape and Livestock Farmers in the Basque-Béarn
Mountains*

Éva Bigando et Marion Charbonneau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/paysage/4227>

DOI : 10.4000/paysage.4227

ISSN : 1969-6124

Éditeur :

École nationale supérieure du paysage de Versailles-Marseille, Institut national des sciences
appliquées Centre Val de Loire - École de la nature et du paysage, École nationale supérieure
d'architecture et de paysage de Bordeaux, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de
Lille, Agrocampus Angers

Référence électronique

Éva Bigando et Marion Charbonneau, « Et si le paysage était au service de l'éleveur ? », *Projets de
paysage* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le , consulté le 07 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/4227> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.4227>

Ce document a été généré automatiquement le 7 avril 2020.

Projets de paysage

Et si le paysage était au service de l'éleveur ?

Le rapport au paysage d'éleveurs de la montagne basco-béarnaise

What if the Landscape Were at the Service of the Livestock Farmer ? - The Relationship Between the Landscape and Livestock Farmers in the Basque-Béarn Mountains

Éva Bigando et Marion Charbonneau

- 1 Après la multifonctionnalité de l'agriculture, les notions de services écosystémiques et environnementaux sont aujourd'hui au cœur des débats structurant la sphère agricole. Basées sur l'idée que l'activité agricole ne se limite pas à une simple fonction productive mais qu'elle rend des services aux sociétés, elles reconnaissent le rôle des agriculteurs dans la régulation des processus écosystémiques, mais également dans la gestion et la vitalité de l'espace rural. Par ses pratiques, l'agriculteur façonne les milieux, les territoires et les paysages, alors envisagés comme des biens communs que l'on cherche à préserver, « au même titre que l'eau, l'air ou la biodiversité » (Aznar, 2002, p. 4), à la fois parce qu'ils contribuent à la mise en valeur d'aménités récréatives et de qualité du cadre de vie mais également parce qu'ils participent au maintien de la biodiversité.
- 2 Cette approche multifonctionnelle de l'agriculture se retrouve particulièrement dans la sphère pastorale, les éleveurs de montagne ayant très tôt (dès la loi pastorale de 1972, selon Lazaro et Eychenne, 2017) été reconnus comme des acteurs-clés de l'entretien des paysages et des territoires (maintien du tissu rural, de la biodiversité, de l'ouverture des paysages, etc.). Principaux bénéficiaires des MAE¹ (Deverre et Sainte Marie, 2008) – conçues au départ en France comme des instruments d'aménagement du territoire *via* un soutien spécifique aux zones fragiles en voie de désertification ou soumises à des dynamiques d'embroussaillage (Facchini, 1999) – ils sont aujourd'hui encore une cible privilégiée des politiques publiques cherchant à encourager ou à rétribuer la production de services environnementaux ou écosystémiques (Barnaud *et al.*, 2015 ; Arranz *et al.*, 2016). Si la plupart des dispositifs reposent sur des aides financières

(ICHN², MAEC, etc.), des recommandations (chartes paysagères) et des normes (de bâti notamment), d'autres passent par l'accompagnement ou la formation, voire par la valorisation d'initiatives ou de pratiques allant dans le sens de la préservation du fonctionnement des écosystèmes et des paysages. C'est le cas du concours des prairies fleuries suivi depuis plusieurs années par les auteurs de l'article dans les Pyrénées-Atlantiques³.

- 3 À l'initiative des parcs nationaux et des parcs naturels régionaux en 2010, ce concours est intégré depuis 2014 au concours général agricole et porté par une grande diversité d'acteurs⁴
- 4 . Il cherche avant tout à encourager les systèmes de production préservant la biodiversité des prairies permanentes (et à promouvoir ainsi les MAEC, notamment la MAEC « prairie fleurie »), mais il vise également à « récompenser la technicité et le travail de ces éleveurs, à mettre en visibilité les résultats obtenus et partager les expériences entre les différents territoires » (Sainte Marie *et al.*, 2012). Sur la base de l'expertise d'agronomes, d'écologues, de géographes ou de paysagistes et de spécialistes d'apiculture (issus de la sphère technique ou académique), il évalue tout d'abord les valeurs agronomique (valeur nutritive, souplesse d'exploitation, rendement, appétence, etc.) et écologique (richesse botanique, apicole, qualité des habitats, etc.) des parcelles candidates, mais il comporte également un dernier volet qui doit permettre d'attribuer une valeur paysagère aux parcelles candidates, en déterminant leur rôle dans la protection et la mise en valeur du paysage. Il s'agit à la fois de caractériser en quoi « la parcelle contribue à un paysage caractéristique du secteur » et d'évaluer si « l'ambiance esthétique de la parcelle dans le paysage est forte », pour reprendre la formulation exacte de la grille d'évaluation. Cette approche objectivante à dire d'experts, plaçant le paysage comme un bien commun ou collectif à préserver, repose implicitement sur l'idée de valeurs paysagères universelles appréciables sur la base d'une expertise extérieure au territoire. Or, la littérature a montré combien, subjectifs et « empreints d'affectivité » (Henry, 2013a-b-c), les valeurs et les regards portés sur le paysage étaient variables et parfois même en contradiction d'un individu à l'autre (Germaine, 2011). On comprend mieux dès lors le décalage observé entre la conception du paysage portée par les politiques publiques, relevant d'un regard extérieur posé sur le territoire, et celle des agriculteurs qui le vivent de l'intérieur (Donadieu, 1994 ; Larrère et Larrère, 1997). De nombreux auteurs témoignent ainsi de cette « distance cognitive » (Candau et Ginelli, 2011) liée à une divergence de regard. Pour eux, le « paysage hédoniste, à consommer de manière non utilitariste et esthétique » (Droz et Miéville-Ott, 2001, p. 76) généralement fondé sur une posture distanciée et contemplative, ne constituerait pas une « catégorie de pensée » (Dobremez *et al.*, 2013, Candau et Ginelli, 2011) pour les agriculteurs, ces derniers recherchant plutôt un paysage reflétant leur action (Droz et Miéville-Ott, 2001, p. 76), davantage porté par une esthétique de la production (Weber, 2009).
- 5 Pourtant des écrits récents (Henry, 2012, 2013a-b-c) montrent l'existence d'un rapport des éleveurs au paysage constitutif de leurs lieux de vie et de travail qui dépasserait le strict « paysage de production » pour se situer dans un « va-et-vient permanent entre "regard intérieur" et regard extériorisé » (Henry, 2013a, p. 7). Ce constat vient alors réinterroger le fait que le paysage ne constituerait pas « une façon de voir les choses, qui leur serait familière » (Dobremez *et al.*, 2013, p. 301). Dans cette perspective et dans la continuité des travaux de Dominique Henry, cette contribution cherche, à travers

l'exemple d'éleveurs participant au concours des prairies fleuries dans la montagne basco-béarnaise, à prendre la mesure de la relation tissée entre ces éleveurs de montagne et leur paysage, en examinant la place et le rôle qu'ils accordent à ce dernier dans leurs pratiques quotidiennes à la fois agricoles et habitantes.

- 6 Notre hypothèse principale est que la « distance cognitive » soulignée dans la littérature est moins liée à une différence de regard qu'au fait que les politiques publiques appréhendent le paysage avant tout comme un bien commun ou collectif, omettant de reconnaître que le rapport de l'éleveur à son paysage quotidien relève d'un vécu personnel le poussant à privilégier une approche « ego » ou « localocentrée » en matière de production paysagère.
- 7 Pour explorer cette hypothèse nous chercherons tout d'abord à caractériser le vécu paysager des éleveurs, en regardant plus spécifiquement la manière dont il prend forme et ce qui l'anime.
- 8 À la lumière de ce vécu paysager, la suite de notre propos se focalisera sur la façon dont le paysage s'inscrit très concrètement au cœur des pratiques agricoles et habitantes et dont il accompagne les actes et les gestes au quotidien. Nous montrerons non seulement que l'éleveur se sert du paysage pour gérer quotidiennement son exploitation et pour tisser le rapport qu'il entretient avec le milieu et le territoire au sein duquel il évolue, mais également que la conscience qu'il a de sa contribution au façonnage et à l'entretien du paysage invite à considérer ses pratiques comme délibérément paysagères. Le paysage se trouve ainsi en quelque sorte au service de l'éleveur, un éleveur lui-même au service du paysage.
- 9 Enfin, nous proposerons, dans le cadre d'une discussion conclusive, des éléments de réflexion permettant de comprendre et de dépasser le décalage existant entre la manière dont l'éleveur « vit » le paysage et la manière dont les acteurs publics le conçoivent.
- 10 Considérant le concours des prairies fleuries comme un cadre d'analyse révélateur de ces « distances cognitives » (Candau et Ginelli, 2011) évoquées dans la littérature, l'analyse proposée repose sur vingt-six entretiens réalisés auprès des éleveurs engagés dans les six concours organisés depuis 2014 dans le département des Pyrénées-Atlantiques. Elle se focalise donc sur le rapport au paysage de ces éleveurs en particulier, mais leurs profils et leurs systèmes de production ne doivent pas pour autant être considérés comme spécifiques et homogènes, en témoigne la figure 1.

Figure 1. Profil des éleveurs cités

	Pays basque ou bienn	Type d'élevage	Surfaces fourragères et usage de compostures	Autonomie élevagère	Commercialisation	MAET MAEC	Autre
Elev.1	Pays basque	Ovins laitiers (190)	11,1 ha PP 8 ha en location Non	Non	Fromages/agneaux/porc Circuits courts ADP Ossau Iraty/Ventaa	Oui (1)	Valoriser l'étage intermédiaire A participer à un programme de recherche sur les services écosystémiques rendus par les prairies permanentes Pluriactif Pâturage sous forêt
Elev.2	Pays basque	Ovins laitiers (100) Bovins allaitants (5)	6 ha PP - 20 ha SFP 10 ha forêt Non	Quasiement atteinte	Lait cru/agneaux/veau Label rouge	Non	
Elev.3	Bienn	Ovins laitiers (200) Bovins laitiers (10)	35 ha PP - 10 ha SFP Oui	Non	Fromages/agneaux/veau Circuits courts BSP ALP	Oui (1)	Valorisation de 3 étages
Elev.4	Bienn	Ovins laitiers (150) Equins (4) Bovins (6 Informations)	15 ha PP Oui	Non	Fromages/agneaux/veau Circuits courts ADP Ossau Iraty BSP ALP	Non	Projet très morcelée A participer à un groupe de travail sur les semences locales Gagnant d'un concours PFI
Elev.5	Pays basque	Ovins laitiers (340) Bovins allaitants (10)	20 ha PP - 7 ha SFP Oui	Non	Lait cru/agneaux/veau ADP Ossau Iraty	Non	Vice-président d'une commission syndicale Gagnant d'un concours PF
Elev.6	Pays basque	Ovins laitiers (250) Bovins allaitants (238A)	16 ha PP 5 ha PP - 7 ha SFP Oui	Non	Lait cru/agneaux/veau ADP Ossau Iraty	Non	Achète sa licence dans le Gers avec des vaches Chasseur
Elev.7	Bienn	Ovins laitiers (300)	2,5 ha maïs grain 42 ha PP - 10 ha SFP 12 ha en location Oui	Oui	Lait cru/agneaux ADP Ossau Iraty	Non	Pluriactif Echange de fourrage Expérimentation des cycles lunaires Sensible à l'environnement des haies
Elev.8	Pays basque	Bovins allaitants (11) Ovins laitiers (300) Equins (6)	18 ha PP - 12 ha SFP Oui	Quasiement atteinte	Vente 5 mois	Oui (1)	Gagnant d'un concours PF
Elev.9	Pays basque	Ovins laitiers (160) Bovins allaitants (24) Equins (7) Porcs (40)	15 ha PP - 25 ha SFP Oui	Non	Lait cru/agneaux/veau ADP Ossau Iraty/Ventaa	Oui (1)	Recherche d'autonomie accrue Sensible à l'environnement des haies Membre du bureau d'une commission syndicale
Elev.10	Bienn	Ovins laitiers (14)	100 m² maïs 8 ha PP - 6 ha SFP Oui	Quasiement atteinte	Fromages/agneaux/ chevaux Circuits courts	Oui	Horis cadre installé dans un hameau en déprise
Elev.11	Bienn	Ovins allaitants (110) Bovins allaitants (50 BA)	8 ha maïs 15 ha PP 30 ha PP - 40 ha SFP Oui	Oui	Brochant/reproducteurs Vente directe Label rouge Hébergement à la ferme Lait cru (fromagerie artisanale) ADP Ossau Iraty	Non	Sensible à la truche tardive
Elev.12	Bienn	Ovins laitiers (190)	1 ha maïs 2 ha PP 13 ha PP Oui	Non	Lait cru (fromagerie artisanale) ADP Ossau Iraty	Non	Horis cadre en conversion AB
Elev.13	Bienn	Ovins laitiers (240) Bovins laitiers (24)	44 ha PP et SFP Oui	Non	Fromages/brochant Circuits courts ADP Ossau Iraty	Non	Gagnant du concours PF Attention particulière portée à l'entretien des prairies et à la complémentarité ovins/bovins
Elev.14	Bienn	Bovins allaitants (50) Ovins allaitants (30)	76 ha PP Oui	Non	Vente sous la mère Non	Non	Pâturage tournant en paddock Agriculteur aux JA très préoccupé par la qualité de vie
Elev.15	Pays basque	Ovins laitiers (320) Porcs (60)	10 ha PP - 9 ha SFP Non	Non	Lait cru, agneaux, porcs ADP Ossau Iraty/Ventaa	Oui (1)	Pâturage tournant en paddock
Elev.17	Bienn	Ovins laitiers (450) Bovins allaitants (10 BA) Equins	4 ha maïs grain 46 ha PP Oui	Non	Lait cru/agneaux/brochant ADP Ossau Iraty Marque fromage d'indivie BSP ALP	Non	Projet très morcelée Valorisation de 3 étages Gagnant d'un concours « Fromage d'indivie »
Elev.18	Pays basque	Ovins laitiers (350) Bovins allaitants (18)	1,5 maïs ensilage 38 ha PP Non	Non	Lait cru/agneaux/veau ADP Ossau Iraty	Non	
Elev.19	Pays basque	Ovins viande (110) Bovins viande (18) Potatoes (10)	14 ha PP Oui	Oui	Brochant Non	Non	Reprise tardive de la ferme familiale Importance de la transmission
Elev.20	Pays basque	Porcs (20) Bovins laitiers (25) Arboriculture	10 ha culture 10 ha PP - 4 ha SFP 6 ha forêt Non	Non	Fromages/foies Circuits courts	Non	Installation récente en AB Pâturage tournant en paddocks Investi dans ENIG
Elev.21	Pays basque	Ovins laitiers (160) Bovins allaitants (6) Potatoes (7)	21 ha PP - 5 ha SFP Oui	Quasiement atteinte pour les ovins	Lait cru/agneaux/veau ADP Ossau Iraty	Oui (1)	Un mois de fauche manuelle pour entretenir une fougère
Elev.22	Pays basque	Ovins laitiers (300) Bovins allaitants (20 BA) Equins (1)	33 ha PP - 15 ha SFP Oui	Non	Lait cru/agneaux/veau ADP Ossau Iraty	Oui (1)	Gagnant d'un concours PF Beaucoup de surfaces pentues et de récoltes manuelles

PP : Pratiques permanentes
 BA : Bovins allaitants
 SFP : Surfaces fourragères

JA : Jeunes Agriculteurs (jeune agricole)
 ADP : Après le lait des Pyrénées
 PFI : Pratiques fourragères

BA : Boite d'Aspirateur

L'éleveur et « son » paysage : une manière singulière de « vivre » le paysage

- 11 Dépasser le débat scientifique qui n'a de cesse de réinterroger la capacité des éleveurs à porter un regard paysager sur leur environnement quotidien suppose de ne plus penser leur rapport au paysage uniquement en matière de « regards » – associés à des catégories esthétiques qu'il convient elles aussi de dépasser – pour considérer ce rapport en qualité de « vécu », inhérent à une manière singulière de vivre le paysage au quotidien (Bigando, 2006, 2008 ; Henry, 2012, 2013a-b-c)⁵.

De la nécessité de dépasser une approche dichotomique fondée sur le regard

- 12 Il est souvent fait référence, lorsqu'on aborde la relation de l'agriculteur au paysage, à la spécificité du regard de ceux qui vivent dans le lieu dont ils tirent les moyens de leur subsistance. Si l'on reprend les catégories proposées par Pierre Donadieu (1994) et complétées par Catherine et Raphaël Larrère (1997), le regard de l'éleveur serait de type endogène. Il s'agit d'un regard « impliqué », de celui qui connaît et habite le lieu de l'intérieur, à la fois parce qu'il y vit et le vit en tant qu'habitant, mais aussi parce qu'il en vit et agit sur lui en tant qu'agriculteur. Le paysage de l'éleveur renvoie en effet à des manières de regarder et de faire en étroite relation avec sa façon de vivre son lieu de vie mais aussi d'exercer son activité agricole. C'est en cela que Catherine et Raphaël Larrère considèrent qu'il y porte un « regard initié » (1997, p. 204) et Dominique Henry un « regard expert » (2012, p. 47), examinant le paysage à travers le filtre de la

connaissance qu'il a acquis par expérience, liée à son métier, et par l'expérience qu'il a de cette connaissance (*ibid.*).

- 13 La pratique quotidienne des lieux, liée à l'activité productive et à l'habiter, serait donc au fondement même du regard que l'éleveur porte sur le paysage, ce dernier étant appréhendé comme un « paysage de production » (Weber, 2009), un « paysage-travail » (Henry, 2012, p. 28) c'est-à-dire éprouvé de l'intérieur et dominé par « l'œil du professionnel » (*ibid.*). Florence Weber (2009) associe ce « paysage de production » à une forme d'esthétique particulière qu'elle désigne sous le terme d'« esthétique de la production ». Elle l'oppose alors à l'esthétique de la contemplation qui implique, quant à elle, un regard distancié et une position d'extériorité, souvent associés à ceux qui ne sont pas du lieu. Catherine et Raphaël Larrère (1997, p. 204) considèrent ainsi que ceux qui portent un « regard exogène » voient le « pays comme un spectacle », à la différence de ceux qui y portent un regard endogène dont « l'attendu », explique Pierre Donadieu (1994, p. 54), « n'est pas le motif du tableau de paysage à admirer, ni la consommation ludique d'un lieu, mais le repérage identitaire d'un territoire balisé d'espaces familiers ou inconnus ».
- 14 Les enquêtes menées auprès des éleveurs basco-béarnais nous invitent pourtant à dépasser ces approches dichotomiques opposant « paysage spectacle » et « paysage de production » ou encore « esthétique de la production » et « esthétique de la contemplation ». Se contenter de telles dualités pour comprendre le rapport au paysage des éleveurs semble en effet trop restrictif, interdisant en quelque sorte aux éleveurs toute approche spectatorielle et contemplative de leur paysage. Certes leur rapport au paysage renvoie à des manières de regarder et de faire en étroite relation avec leurs pratiques agricoles mais il ne peut se réduire à cela. Il répond également à une manière de vivre le paysage en tant qu'habitant qui pense son paysage comme cadre de vie, mais aussi à une manière plus classique et distanciée (en quelque sorte extériorisée) de regarder le paysage comme un spectacle tout en étant du lieu. Au-delà de sa condition d'agriculteur et en tant qu'être social, l'éleveur s'inscrit en effet dans une société dite « paysagère » (Berque, 1994) où la culture du paysage et la quête d'un cadre de vie de qualité sont largement diffusées à l'ensemble de la société (*cf.* Convention européenne du paysage).
- 15 Ainsi, si « vivre le » et « vivre du » paysage au quotidien supposent une très grande implication dans le paysage qui peut gommer la mise à distance, il existe malgré tout des « moments paysagers » où l'éleveur peut faire preuve de distanciation (physique et intellectuelle) par rapport au paysage et être capable de s'en extraire pour le considérer selon une posture spectatorielle où l'attendu est bien « le motif du tableau de paysage à admirer » (contrairement à ce qu'a pu en dire Pierre Donadieu, 1994) et le plaisir à contempler un paysage qui se donne à voir, en l'occurrence ici, celui de la montagne pyrénéenne qui s'y prête bien.

« Oui, depuis le plateau du Benou. Il y a des endroits où je vais comme ça le soir, simplement pour admirer le coucher du soleil... » (élv. 4^e).
- 16 Cette approche du paysage par le spectacle susceptible d'être adoptée par l'éleveur corrobore le fait que « la perception du praticien n'exclut pas celle du contemplateur » (Henry, 2012, p. 381), l'agriculteur pouvant se montrer également « sensible aux longues perspectives qui mettent en "spectacle" son lieu de vie et de travail » (Henry, 2012, 50). Ainsi, l'approche du paysage par le spectacle et l'approche par la production ne s'excluent pas nécessairement et peuvent même être intimement mêlées :

« Où qu'on soit, c'est très beau partout, mais c'est varié partout. Vous allez sur la butte là-bas, vous allez sur l'autre butte là-bas, c'est un décor. Et là on a un plaisir, c'est pour la traite le matin comme le soir, on a une chaîne autour. On ne s'en lasse pas » (élv. 3).

- 17 Ceci étant posé, nous formulons l'hypothèse que, au-delà d'un regard impliqué sur un paysage de production et un regard distancié sur un paysage spectacle, l'éleveur inscrit sa relation à son paysage quotidien dans une manière de le vivre qui, pour être comprise dans son entièreté, nécessite d'être abordée non plus en seuls termes de regards, mais en qualité de vécu.

Du regard au vécu : éléments de caractérisation du vécu paysager de l'éleveur

- 18 On entend par vécu paysager l'ensemble des expériences dites paysagères qu'un individu éprouve par rapport à un lieu. Dans les lieux du quotidien, ces expériences peuvent être multiples et reposent sur des modalités d'appréhension variées (Bigando, 2006). Celles dont nous ont fait part les éleveurs rencontrés témoignent de cette diversité. Président à la multiplicité des formes d'expériences paysagères susceptibles d'être ainsi éprouvées : le lieu lui-même (plus ou moins propice), mais aussi le positionnement physique de l'individu par rapport au paysage (à proximité ou à distance) et sa disposition sensorielle et affective, généralement liée à ses attentes en matière de sensations produites et d'émotions procurées (*ibid.*).

- 19 Se placer à distance du paysage observé constitue une manière classique d'éprouver le paysage qui se retrouve aussi chez les éleveurs rencontrés. Elle correspond généralement à une volonté de prendre du recul pour disposer d'une vue « large » et « dégagée », voire d'une vision « panoramique » ou d'un « horizon » lointain dans la mesure où nos éleveurs pyrénéens bénéficient d'un contexte favorable à ce type de positionnement :

« Ici, on voit à 180°, de Saint-Jean-Pied-de-Port à l'Hautza » (élv. 1).

- 20 Mais il existe, à côté de cela, une posture qui privilégie un rapport de proximité avec le paysage éprouvé. L'éleveur prend place au cœur du paysage où il se trouve en quelque sorte « immergé⁷ » (Bigando, 2006). Sur une parcelle intimiste n'offrant pas de réel point de vue (figure 2), un éleveur nous fait ainsi part de son plaisir à profiter de son paysage qu'il éprouve dans un contact direct avec les éléments du milieu. Ici, le paysage ne s'apprécie pas dans la prise de recul, mais bien de manière immergée au sein même des éléments dont il profite. Cette manière de se positionner par rapport au paysage éprouvé est d'autant plus importante pour les éleveurs que l'essentiel de leur activité de production les conduit à prendre place au cœur du paysage.

« Je trouve que c'est un super endroit ici. C'est joli, au milieu des champs » (élv. 2).

Figure 2. Vue depuis le centre de la parcelle (élv. 2)

- 21 Si cette expérience en immersion peut être liée à l'absence de perspective, elle peut *a priori* avoir lieu également face à une vue ouverte. Dans ce cas-là, l'éleveur fait le lien entre le paysage qu'il observe à distance et les éléments qui l'entourent, présents sur son lieu d'observation : bruits, odeurs, éléments météo, etc. Certains désignent ainsi clairement le lieu où ils aiment se poser pour profiter du versant d'en face, même s'ils ne l'expriment jamais comme tel. Cet emplacement n'est jamais anodin et permet souvent de profiter d'un coin d'ombre, du vent ou encore des bruits des grillons ou des cours d'eau tout en appréciant la vue qu'ils ont face à eux. Cela témoigne par ailleurs de l'importance de l'approche sensorielle, voire polysensorielle, associée à l'expérience paysagère, et ce qu'elle donne à ressentir en matière d'ambiance paysagère :

« Enquêteur : Est-ce que ça vous arrive de profiter un peu du paysage ?

Éleveur : Ah absolument. On ne prend souvent pas assez de temps. [...]

Enquêteur : Et il y a des choses que vous aimez en particulier ?

Éleveur : Oui, les arbres, la haie, les oiseaux, les papillons. Hier, en l'occurrence, ici j'étais tout seul, d'abord j'ai coupé les bords à la motofaucheuse donc forcément il y avait du bruit. Mais après j'ai pris mon râteau et j'écoutais... c'était magnifique... c'est magnifique... [...] les couleurs... [...] les bêtes qui sont à la montagne... les odeurs... les taons... [faisant référence au bruit d'un taon en train de nous tourner autour]... » (élv. 5).

- 22 De cette mise en émoi des sens découlent alors des émotions procurées qui dépendent de ce qui est recherché par l'éleveur lors des différentes expériences paysagères et reposent sur des attendus paysagers qui sont ici de trois ordres.

« Joli, ça veut dire beau, bien entretenu »

- 23 Le premier associe dans le discours des éleveurs l'emploi des qualificatifs « joli » ou « beau » à l'idée d'un paysage « propre », « bien entretenu ».

« J'entretiens les talus. Ce n'est pas vraiment rentable. Je n'obtiens qu'une meule, mais je trouve ça hyperbeau. Je le fais pour l'esthétique. Ici je fauche, je ne sais pas pourquoi, je trouve ça joli. [...] L'arrière de la parcelle en ronces, c'est vilain car ce n'est pas entretenu. C'est gênant, ça fait de l'ombre » (élv. 6).

- 24 Cet attendu paysager renvoie à l'esthétique de la production évoquée précédemment. Dans ce cas-là, ce qui est apprécié par l'éleveur, c'est la beauté des formes. L'émotion paysagère est alors procurée par les résultats visuels du labeur agricole.

« D'ici on voit tout, on domine »

- 25 Le deuxième type d'attendu paysager suppose d'avoir une vue dégagée (où *l'on voit au loin*, élv. 14) et/ou d'être en hauteur ou d'avoir du recul (figure 3). L'émotion paysagère est alors procurée par le sentiment de domination que cela suscite et bien évidemment le contexte montagnard s'y prête bien.

Figure 3. Vue depuis le haut de la parcelle (élv. 7)

- 26 Ce plaisir éprouvé à dominer peut être analysé comme une démonstration symbolique d'appropriation et de maîtrise de l'espace en question. Si *faner* constitue ici une forme d'appropriation et de maîtrise de l'espace, se positionner en hauteur en est une autre et vient la renforcer. Mais si la première résulte d'une action concrète sur le paysage (*faner*) impliquant physiquement l'éleveur, la seconde suppose au contraire prise de recul et mise à distance (l'éleveur s'extrait du paysage pour pouvoir le dominer).

« Je m'y sens bien, c'est vivant »

- 27 L'attendu associé à ce type d'expérience paysagère se traduit ici par un bien-être procuré. Il interpelle par la fréquence d'évocation dont il fait l'objet chez les éleveurs rencontrés. Ce qui compte, c'est le plaisir ressenti au contact du paysage par le fait qu'ils s'y sentent bien. En témoignent les qualificatifs associés à cette forme d'expérience paysagère : « agréable », « tranquille », « paisible », « ressourçant », etc. Notons qu'elle correspond généralement à une situation où l'éleveur est immergé dans le paysage et qu'elle mobilise fortement ses sens (figure 4).

Figure 4. Vue de la parcelle avec la borde en contrebas (élev. 8)

- 28 Par ailleurs, ce sentiment de bien-être est souvent associé à une sensibilité au vivant (éléments biotiques).

« ... Tout est verdoyant, c'est la renaissance... de la nature... c'est bon pour le moral... » (élev. 9).

- 29 Une très grande majorité d'éleveurs convoque ainsi les éléments visibles du vivant pour témoigner de leur ressenti et le sentiment de bien-être qu'il procure peut se révéler à ce point important que certains en viennent à personnifier leurs bêtes pour énoncer leur propre vécu paysager à travers celui de l'animal.

« Ça met du cachet à notre quotidien... Moi c'est cette forme en cirque et puis ces terrasses [figure 5], il y a plusieurs terrasses, il y en a une là-bas au fond, et la deuxième qui fait tout le long et c'est très agréable et pour les bêtes et pour les personnes.[...] Ah, j'aime bien le printemps, les premières pousses d'herbe. Des fois il y a des pousses d'herbe très tôt, [...] elles sont bien là, c'est ensoleillé, elles restent par là, il y a les petits, elles restent avec leurs chevreaux » (élev. 10).

Figure 5. Vue depuis le haut de la parcelle avec les différentes terrasses (élev. 10)

- 30 Cette approche nous incite à proposer ce qui pourrait être une nouvelle catégorie d'esthétique pour qualifier le rapport des éleveurs au paysage : l'esthétique du vivant. Comme nous l'avons montré plus haut, elle ne constituerait pas une esthétique exclusive de l'éleveur mais bien une autre catégorie venant parfois se substituer, parfois se mêler, parfois se confronter aux autres esthétiques.

- 31 Par ailleurs, cette manière d'aborder le paysage par le vivant témoigne de l'approche holiste que les éleveurs ont de ce dernier. Celui-ci est en effet vécu comme un ensemble, un tout indivisible (*le paysage, c'est un tout*, élv. 12), où tous les éléments sont en interaction (éleveur compris) et intégrés dans le « système paysager » de l'éleveur, qui fait lui-même corps avec. Plus encore qu'une simple immersion de l'éleveur dans le paysage, on peut identifier là une forme d'« incorporation paysagère » (Bigando, 2006). L'éleveur est en quelque sorte « intégré » dans le paysage, voire « fusionné », uni à lui par « une relation de très forte réciprocité » (*ibid.*).
- 32 Pour conclure sur ce point, l'expérience paysagère peut ainsi prendre forme selon diverses modalités d'appréhension, alimentant différentes manières d'éprouver ses lieux de vie et de travail en tant que paysage pour l'éleveur. Certaines relèvent d'une approche paysagère plus classique, plus rationnelle et donc rassurante, où l'éleveur se positionne en dehors du paysage qu'il ordonne et maîtrise. D'autres s'inscrivent dans une approche plus sensible et intégrée, voire holiste qui replace l'éleveur « dans » le paysage qu'il produit et qu'il « vit ». Ces différentes façons d'éprouver le paysage dépendent en partie de la sensibilité propre à chacun (*ibid.*), mais surtout de la plus ou moins grande disponibilité paysagère de l'éleveur.

La disponibilité paysagère de l'éleveur

- 33 Nous nommons « disponibilité paysagère » l'aptitude d'un individu à se considérer disponible pour éprouver le paysage. Pour l'éleveur, elle peut s'entendre de deux manières. Elle renvoie tout d'abord à la question du temps disponible et s'apprécie en qualité de temporalité. Éprouver le paysage suppose en effet pour l'éleveur de disposer ou de prendre le temps nécessaire, ce que n'autorise pas forcément la conduite parfois chronophage de l'exploitation. Mais la notion de disponibilité paysagère renvoie également à l'idée de disponibilité affective. Elle se traduit alors en termes de réceptivité. Éprouver le paysage suppose pour l'éleveur d'adopter une attitude réceptive à l'expérience paysagère. Point besoin de temps, il suffit d'y être ouvert affectivement, même en pleine activité de production. Ces deux manières de considérer la disponibilité paysagère peuvent se répondre et/ou s'imbriquer. Ainsi, un individu qui a plus de temps, peut *a priori* sembler plus réceptif. Toutefois, les discours recueillis montrent que ce n'est pas une absolue condition.
- 34 Certaines expériences paysagères supposent ainsi une disponibilité plus grande, voire totale, de l'éleveur (temps et lieu dédiés, attitude réceptive). En général, elles sont mises en œuvre délibérément (se placer à un endroit précis dans le but d'éprouver le paysage par exemple). Du point de vue de la temporalité, elles sont plus occasionnelles, voire rares, et ont souvent lieu en dehors des temps de travail et des activités liées à la conduite de l'exploitation (le soir, quand il est enfin libre, depuis sa terrasse). C'est en tant qu'habitant davantage que producteur que les éleveurs disent alors profiter du paysage, du fait du caractère trop prenant de leur activité et de leur manque de disponibilité consécutive. Pour certains éleveurs, s'extraire du travail de production constitue même une condition nécessaire pour profiter du paysage, voire un moyen d'y échapper :
- « Quand j'en ai marre de travailler, vous avez à Bidarray une superbe vue, ça vous ressource un peu » (élv. 2).

- 35 Pour d'autres en revanche, c'est un moyen de couper momentanément pendant les temps de travail ; ils s'autorisent alors des temps d'arrêt pour profiter du paysage. Rappelons ici l'exemple cité plus haut de cet éleveur qui, lorsqu'il fane, s'autorise à s'arrêter en haut de sa parcelle, d'où il peut dominer (élv. 7). Certaines activités se prêtent ainsi mieux que d'autres au fait de profiter du paysage de manière délibérée et parfois même pendant l'activité de production. Dans ce cas, certaines périodes (lorsque les brebis sont taries) ou certains moments de la journée (lorsque le troupeau est en sécurité) sont plus propices que d'autres. Cela correspond généralement à des temps où le travail de production est moins intense et où les activités relatives à la conduite de l'exploitation permettent aux éleveurs d'être plus réceptifs au paysage et plus prompts à l'ébranlement affectif.

« Ici [entendu sur sa prairie] moi je peux rester à regarder l'après-midi... [...] à l'automne. Le printemps, je n'ai pas trop le temps. Je fabrique [le fromage] encore jusqu'au mois de juillet » (élv. 1).

« Je m'arrête, je regarde, j'adore ça. Peut-être pas quand je fais les foin, là [...] on est un peu concentré sur les tracteurs, sur la mécanique. [...] C'est plus quand on est dans le calme avec les bêtes, plutôt qu'avec les tracteurs » (élv. 13).

- 36 La garde des troupeaux constitue ainsi une activité propice dont ils profitent pleinement lors des temps passés en estive, à la fois parce que les vues offertes s'y prêtent, mais aussi parce que, souvent libérés du fonctionnel de l'exploitation, ils sont également plus disponibles.

« Et quand je profite aussi, c'est quand je suis à l'estive. Là par contre avec les jumelles, je prends plus de temps parce que je m'assois, on voit la montagne, j'ai une crête, je m'assois là, et là je vois le paysage » (élv. 17).

- 37 Mais il existe aussi des expériences paysagères qui émergent de manière moins voire non intentionnelle. Elles répondent à la capacité de l'éleveur à se laisser surprendre par le paysage dans ses pratiques quotidiennes. L'expérience qui en est faite n'est pas préméditée (pas de temps spécifique dédié), mais l'éleveur y est réceptif si elle se présente. Rappelons ici l'exemple de cet éleveur (élv. 5) nous expliquant que, la veille de notre venue, passant le râteau après avoir fauché sa prairie, il s'est senti envahi par ce qui l'entourait, éléments visibles (arbres, haie, oiseaux, papillons, troupeau, couleurs) et invisibles du paysage (*j'écoutais*). Ici pas de préméditation, simplement une réceptivité affective et la capacité à se laisser surprendre en plein travail (*c'était magnifique !*).

- 38 Ces expériences paysagères non préméditées sont généralement difficiles à verbaliser, sans doute par leur manque d'intentionnalité. Elles relèvent d'une « quotidienne manière d'être au paysage » (Bigando, 2006). En filigrane, demeure l'idée que parfois, par habitude, on peut y prêter moins attention.

« On est conscient de la qualité paysagère. Mais comme on le voit tous les jours, on n'y fait plus attention. Quand on va ailleurs, on se rend compte que l'on vit dans un endroit privilégié » (élv. 6).

- 39 Le vécu paysager de l'éleveur est ainsi particulièrement riche et protéiforme. Si certains présentent une plus grande disponibilité et ont une réelle conscience des différentes expériences constitutives de leur vécu paysager, d'autres peuvent se sentir moins disponibles et/ou ne pas l'avoir complètement formalisé.

- 40 Le paysage et ce qu'il donne à vivre, potentiellement source de plaisir et de satisfaction (par la beauté des formes ou le bien-être qu'il procure par exemple), contribuent donc à agrémenter la vie de l'éleveur, dans ses temps libres comme dans ses temps de travail.

Mais le rapport de l'éleveur au paysage ne se situe pas que là, l'éleveur le mobilisant et « s'en servant » à d'autres fins.

Le paysage au service des pratiques agricoles et habitantes

- 41 Bien que souvent appréhendé à travers le prisme d'un service rendu au bien commun, le paysage offre également à l'éleveur des services qui ne se limitent pas à la quête d'un pur plaisir mais qui l'aident, entre autres, à la conduite de son exploitation. Comme l'ont montré plusieurs auteurs (Petit et Fleury, 2010 ; Blanc, 2009 ; Deffontaines, 2004), les agriculteurs utilisent en effet quotidiennement l'observation⁸ pour gérer l'exploitation, scrutant des objets variés (prairie, espèce, foin, animal, pis, etc.), selon des modalités d'observation distinctes (focale ciblée ou grand angle, distance plus ou moins proche, conditions en extérieur ou en stabulation). Nous proposons ici de dépasser l'acte lui-même pour considérer l'objet paysager observé et comprendre comment, dans quelle mesure et à quelles fins l'éleveur l'utilise dans son quotidien d'habitant et de producteur.

De la surveillance paysagère à la lecture paysagère

Le paysage, poste de surveillance

- 42 Présentée par les éleveurs comme un véritable outil au service de la gestion de l'exploitation, l'observation du paysage permet à la fois de garder un œil sur les troupeaux des voisins pour qu'ils ne viennent pas empiéter sur leur propriété, de surveiller leur propre cheptel, suivre ses déplacements, veiller à ce qu'aucune tête ne s'égaré, voire détecter grâce à des jumelles d'éventuels animaux mal en point.
- « En l'occurrence quand y'a les béliers qui sont ici, ils vont toujours se coucher en hauteur, avec les jumelles j'aime bien regarder tous les 2 ou 3 jours s'ils sont tous là, parce que je ne viens pas forcément tous les jours ici, peut-être une fois tous les 10 jours » (élv. 5).
- 43 Cette surveillance par le paysage se fait sans avoir à se déplacer sur les parcelles et peut même parfois se baser sur le regard d'un voisin installé sur le versant d'en face et disposant d'une vue sur le parcellaire de l'exploitation. Elle permet donc un gain de temps conséquent et une vision englobante souvent plus efficace pour repérer le troupeau, notamment dans les zones intermédiaires non clôturées. « Il faut laisser aller son regard sur l'ensemble du paysage du troupeau ; il n'y a pas de code précis qui puisse indiquer ce qu'il faut remarquer ; c'est la distance du regard par rapport à la situation et non la concentration sur certains éléments préétablis qui permet de découvrir ce qui est différent et qui est important » explique Salmona (1994, p. 83). Au-delà du troupeau, la surveillance par le paysage offre aussi la possibilité de gérer les surfaces fourragères en embrassant d'un seul coup tout ou partie du parcellaire. Les stratégies de fauche ou de mise en pâture sont ainsi largement définies à partir de l'observation que fait l'éleveur de l'état de ses prairies. Les nuances de couleurs, le mouvement de la végétation, la comparaison des prairies entre elles sont autant d'éléments pris en compte pour décider s'il est temps de faucher, de faire entrer les animaux sur la parcelle ou de les en sortir :

« Le paysage, je vais regarder quand ça pousse. Bien sûr quand vous faites les foins vous ne devez pas les faire trop tard. Le paysage et beaucoup le bétail. Vous savez à Bidarray vous avez beaucoup de roches en fin de saison, quand vous voyez des portions qui deviennent rouges, la montagne est sèche, vous devez agir, surveiller les brebis. Quand vous faites du foin, des regains, vous devez suivre beaucoup » (élv. 2).

- 44 À l'image du troupeau, cette observation à distance renseigne également sur l'état sanitaire d'une prairie et d'éventuelles attaques, notamment de hannetons ou de cirphis (chenille particulièrement présente en 2017 sur la partie ouest du massif) :

« Surtout l'automne, on surveille énormément la prairie elle-même... Là je vous parle de regarder de loin les parcelles parce qu'il y a du bétail dessus. Mais à l'automne, je surveille énormément les parcelles au niveau du changement de la végétation... par rapport aux chenilles... [...] C'est l'observation. [...] Moi je sais quand il y a des chenilles dans les prairies... alors ça ne se voit pas sur l'ensemble de la parcelle, mais je sais maintenant où attaquent les chenilles, à quels endroits, je vois les changements de couleur, tout ça, je le vois. Comme quand la montagne change de couleur » (élv. 18).

Le paysage, laboratoire de pratiques

- 45 La surveillance par le paysage permet donc une vigilance quotidienne indispensable à la gestion des troupeaux et des fourrages. Mais le discours de cet éleveur (élv. 18) suggère qu'elle ne s'inscrit pas uniquement dans l'immédiateté, se transformant parfois « en un "savoir-prévoir", c'est-à-dire une capacité à anticiper un processus » (Petit et Fleury, 2010, p. 47). Comme l'ont montré les travaux de sociologues et anthropologues (Petit et Fleury, 2010 ; Blanc, 2009), avec la pratique et l'échange entre pairs, l'observation constitue en effet un des trois principaux modes de construction des savoirs des éleveurs relatifs aux troupeaux mais également à la biologie ou à la dynamique des espèces et des milieux. « L'acquisition des connaissances se fait à partir d'observations quotidiennes du comportement au pâturage des animaux, du milieu naturel lui-même et des transformations qu'il connaît au cours du temps. » (Blanc, 2009, p. 37.) L'observation du paysage s'inscrit dans ce même processus. Via la surveillance et la comparaison des expériences qui y sont associées, l'éleveur accumule des indices construits au fil du temps qui orientent ses pratiques et lui permettent de les évaluer pour les réajuster si nécessaire. Elle est ainsi mobilisée par certains comme une sorte de plateforme d'expérimentation au sein de laquelle on observe le résultat de ses pratiques et à partir de laquelle on en tire des résultats :

« Éleveur : Après on regarde l'effet que ça donne. Si la prairie est bien verte, [...] si on voit des taches et tout ça, si ça n'a pas poussé comme on veut à droite ou à gauche. [...] on surveille, on garde l'œil. Enquêteur : Et vous agissez en fonction de ça ?

Éleveur : Oui l'année d'après, tiens là-bas ça a pas poussé, donc je mets autre chose, un peu plus de fumier... » (élv. 19).

- 46 Le terrain de lecture ne se limite d'ailleurs pas uniquement au parcellaire de l'éleveur mais s'étend plus généralement à l'ensemble des espaces visibles au quotidien. Regarder régulièrement les pratiques des voisins – ce qu'ils ont fait, s'ils ont fauché (élv. 8.) – et mesurer leurs impacts paysagers ou les comparer avec ses propres façons d'agir permet ainsi d'anticiper ce qui pourrait potentiellement impacter sa propriété, d'acquérir de nouvelles connaissances mais aussi d'interroger ou de mettre en perspective sa façon de faire ou de penser.

- 47 Mais que l'observation porte sur sa propriété ou celle du voisin, il s'agit bien comme le souligne Blanc (2009, p. 37) d'une « science du concret », qui « construit ses représentations et son savoir "à partir de l'organisation et de l'exploitation spéculatives du monde sensible en termes de sensible" (Lévi-Strauss, 1962, p. 25) et se fonde sur "une éducation de l'attention" (Gibson, 1979). » Tout comme les géographes ou les géoagronomes (Deffontaines, 1997 ; Poinot, 2008) décryptent le paysage en détaillant les unités paysagères pour en déduire les usages et les pratiques des sociétés qui les ont façonnées, l'éleveur « lit » le paysage à travers son expérience de producteur mais aussi son expérience sensible des lieux qu'il fréquente et qu'il observe. Cette « lecture paysagère », à la fois sensible et productive, « révèle des pratiques », « suggère le fonctionnel » (Cochet *et al.*, 2007) et permet à l'éleveur d'acquérir des connaissances, voire des savoirs, qui informent et orientent ses pratiques quotidiennes. Elle ne constitue pas l'unique outil de gestion et d'acquisition de connaissances, mais vient alimenter une palette d'indicateurs à l'origine de sa prise de décision.

« Je privilégie la pâture. Donc je regarde ce que j'ai comme nourriture disponible sur la parcelle. En dehors du paysage, j'essaye de voir comment est la météo, si on est plutôt en période sèche ou pluvieuse. J'essaye d'anticiper les périodes à venir. [...] Si je sens qu'on est dans une période un peu sèche, je vais éviter de faucher une parcelle qui serait peut-être prête à être fauchée, pour m'assurer du stock pour passer une période un peu difficile » (élv. 20).

Des compétences paysagères non conscientisées et inégalement mobilisées

- 48 Si la grande majorité des éleveurs interrogés à ce sujet explique très spontanément comment l'observation distancée d'une portion d'espace leur permet de tirer des indices utiles à la gestion de l'exploitation, l'action n'est pourtant presque jamais associée à la notion de paysage ; la plupart des éleveurs interrogés ayant manifesté des marques d'incompréhension face à notre interrogation sur la place du paysage dans la gestion quotidienne de leur troupeau ou de leurs fourrages. Pourtant en amont de cette question, tous avaient affirmé regarder de loin leurs parcelles ou leur troupeau et reconnu que cela jouait un rôle dans leur conduite. La lecture qu'ils font de leur observation de la portion d'espace visible au quotidien n'est donc pas forcément conscientisée par les éleveurs comme un acte basé sur le paysage. Il s'agit pourtant bien de cela, si l'on se réfère au sens qu'en donne la Convention européenne du paysage. Mais tout se passe comme si, galvaudée par l'usage qui en est fait en dehors de la sphère agricole, la notion de paysage ne pouvait être associée à cette lecture productive distancée.
- 49 Certains éleveurs revendiquent pourtant plus que d'autres cette dimension. Leur sensibilité au paysage, les contraintes structurelles comme la pluriactivité ou le temps d'activité lui-même constituent autant de facteurs personnels affectant leurs compétences paysagères. Jouent également un rôle clé la saisonnalité (certaines saisons étant plus favorables que d'autres à l'observation à distance) et la configuration du lieu. Le fait d'être situé en zone de montagne et donc de disposer facilement de plusieurs points offrant une vue sur le parcellaire facilite le recours à une observation à distance du troupeau ou des parcelles via des indices paysagers. Mais tous ne sont pas équitablement servis. Certains bénéficient depuis le siège de l'exploitation, parfois même depuis leur terrasse, d'une vue panoramique sur tout ou partie de leurs terres, d'autres ne les voient pas ou très peu depuis le siège mais utilisent les points de vue qui

se présentent sur les parcours qu'ils empruntent au quotidien⁹. D'autres effectuent un déplacement spécifiquement pour utiliser le point de vue :

« Vous montez là par la route, elle fait un lacet au-dessus de ce rocher, vous pouvez vous garer et vous avez une vue à 180° sur tout le hameau de Listo, sur les terres que je fauche en bas avec les parcelles cultivées de Lauren et Rob [...], on voit tout. D'ailleurs quand je ne vois pas les chèvres, souvent je monte là, j'ai une vision sur le communal aussi là-bas » (élv. 10).

- 50 D'autres enfin ont des parcellaires trop éclatés ou cloisonnés, et des configurations topographiques ou visuelles (linéaire d'arbres ou bosquet fermant le regard) empêchant que leurs parcelles soient visibles de loin. Ces éleveurs ont moins recours aux indices paysagers mais cette forme d'observation n'est néanmoins pas absente et reste mobilisée pour épier le domaine des voisins.

De la lecture paysagère à sa mise en récit : savoir raconter le paysage ou comment se sentir du lieu

- 51 L'observation à distance dépasse d'ailleurs largement le strict cadre des parcelles ou des troupeaux dans la mesure où l'éleveur ne regarde pas uniquement les surfaces productives. La plupart aiment à souligner le fait que le regard porte sur l'ensemble des éléments constitutifs du paysage et qu'il apporte certes des éclairages utiles à la gestion mais surtout une connaissance du milieu et du territoire pratiqués ou observés ainsi que leurs dynamiques :

« Chaque jour, pourtant il y a 30 ans que je suis ici si vous voulez, mais chaque jour je découvre des choses. Ça dépend du positionnement où je suis, [...] mais chaque jour je découvre quelque chose. Là il y a un châtaignier qui est grillé, il a pris un coup de foudre, elle est tombée là-bas... il y a plein de choses quoi. On voit comment ça évolue, la forêt, la façon qu'elle gagne les communaux. C'est incroyable » (élv. 11).

La lecture paysagère comme source de savoirs naturalistes locaux

- 52 L'observation quotidienne du paysage contribue en effet plus généralement à l'acquisition de savoirs naturalistes sur la faune et la flore locales. Les travaux de doctorat en cours de Coralie Artano Garmendia¹⁰ portant sur le rôle de l'espace dans la construction et le contenu des savoirs naturalistes locaux montrent ainsi que l'observation de l'ensemble de l'espace visible à partir du siège d'exploitation ou des axes de déplacements quotidiens, associée aux échanges avec les voisins du quartier, apporte des informations sur la biologie des populations, leur éthologie, leur aire de répartition ou leurs dynamiques. Les éleveurs constituent en cela des observateurs précieux du milieu qui les environne et de plus en plus d'institutions tentent d'ailleurs de mobiliser leurs connaissances, notamment pour effectuer le suivi de certaines populations¹¹. Notons que souvent, peu conscients de ces savoirs acquis par leur observation, les éleveurs peinent à les formaliser et qu'ils ne sont pas tous aussi attentifs à ce qui les entoure (les éleveurs qui chassent se distinguent notamment du lot par leur connaissance plus affûtée de la faune).

Mettre en récit le paysage pour se l'approprier et s'affirmer du lieu

- 53 En revanche, la description « géographique » du paysage environnant apparaît plus aisée à formuler pour la plupart des éleveurs, qui éprouvent une forme de plaisir et de

fierté dans le fait de le raconter et de le mettre en récit. Ils sont ainsi capables de décrire et de nommer très précisément les différents éléments paysagers qu'ils ont sous les yeux, qu'il s'agisse des sommets, chemins, propriétaires des parcelles, éléments topographiques, cours d'eau, villages, maisons ou occupants du lieu, etc. Ils pourraient ainsi passer des heures à « raconter » leur paysage.

« Donc de là on voit tout [*il nomme, l'un après l'autre, chacun des sommets, des crêtes, des cols, des montagnes que l'on voit en face*]...[...] Et puis là, en bas, je connais à peu près toutes les maisons, enfin pas toutes, mais les principales ou les vignes au moins [...] après ça, je regarde en bas, et je me dis tiens ça c'est la vigne de chez Averro, ça c'est les vignes Gatia, ça c'est les vignes d'Aguerria, ça c'est les vignes Bekali, ça c'est les vignes d'Auberry, ça c'est la maison Hauskia... » (élv. 1).

- 54 Cette connaissance fine des lieux qu'ils habitent, alimentée entre autres par la lecture paysagère qu'ils en font, passe à la fois par le fait de pouvoir nommer les choses et par le fait d'en connaître leur histoire. Au-delà du contrôle social, elle permet à l'éleveur de se sentir du lieu, de se l'approprier et de pouvoir le revendiquer en tant que tel, attribuant ainsi au paysage une valeur identitaire partagée (uniquement) avec les autres habitants du quartier. Chercher à nommer les lieux et à en connaître leur histoire témoigne sans doute d'une certaine forme de maîtrise des lieux en question, mais aussi d'une affirmation de son appartenance. S'il les nomme c'est qu'il les connaît, par la pratique mais aussi l'observation, et donc qu'il en fait partie. La mise en récit de la lecture paysagère des lieux dont l'éleveur est capable apparaît ainsi ici constitutive de son processus de construction identitaire.
- 55 L'observation du paysage peut donc bien être conçue comme une action intentionnelle de l'éleveur. Au service de la production et de la conduite de l'exploitation, elle permet de surveiller et même d'acquérir des savoirs, mais elle dépasse aussi la stricte sphère productive en favorisant une connaissance du milieu et du territoire dans lequel l'éleveur évolue. Elle participe par là à une certaine forme de construction identitaire rassemblant les éleveurs d'un même quartier.

L'éleveur au service du paysage

- 56 Mais si les éleveurs se servent du paysage pour conduire leur exploitation et renforcer leur rapport à leurs lieux de vie et de production, ils agissent aussi directement sur lui, et la conscience qu'ils ont de cette contribution paysagère, qui les place au « service » du paysage, participe également de leur rapport au paysage.

Façonner le paysage ou sculpter, agencer et colorer les formes

- 57 Comme l'ont montré et analysé depuis longtemps les géographes et géoagronomes (Deffontaines, 1997 ; Poinot, 2008), l'agriculteur, par ses diverses pratiques (fauche, pâture, fertilisation, entretien des bordures, des chemins ou du bâti, etc.), façonne le paysage en contribuant à fabriquer les formes et les couleurs des éléments qui le composent, mais aussi à les agencer les uns par rapport aux autres et donc à leur donner leur place dans le domaine du visible. Mais si les scientifiques et les dispositifs de politique publique reconnaissent ce rôle à l'éleveur, ce dernier peut en être lui-même pleinement conscient.

« Je passe des heures et des heures à entretenir le paysage. Quand je fais la fougère, c'est de l'action paysagère. Ce n'est pas productif » (élv. 21).

- 58 Certains éleveurs ont même une connaissance très fine de l'impact de leurs pratiques dans le paysage, contribuant notamment à sa qualité « esthétique ». Ils donnent un rythme, participent à sa dynamique, à sa diversité et donc à sa mosaïque, empêchant ainsi une certaine forme de monotonie. C'est le cas pour cet éleveur qui souligne le rôle paysager des paddocks¹² dessinant de loin un damier de couleurs dans le paysage, et le plaisir qu'il éprouve à observer ainsi une de ses parcelles.

« Moi je prends plaisir à l'observer au printemps ou en automne quand on voit les bêtes sur cette parcelle. Comme je fais du pâturage à la dynamique ou quotidienne, là de temps en temps, il y a des espèces de dessins en damier de différentes couleurs, c'est sympa. De la maison je la vois, ou d'ailleurs, de la route aussi on la voit, et même d'assez loin, depuis Ascain, etc., on voit cette parcelle-là. De temps en temps c'est assez joli. On voit bien les différents passages du troupeau et le ton du vert. Quand c'est pâturé c'est plutôt vert clair, [...] 6 jours avant c'est déjà plus foncé, etc. [...] Ça fait un damier, ça fait un dessin un peu dans le paysage. [...] On sent que ce n'est pas trop monotone » (élv. 20).

Entretien du paysage : lutter contre la fermeture ou garder le sauvage à distance ?

- 59 Au-delà de leur rôle de « façonneurs », les éleveurs insistent sur leur fonction d'entretien, notamment ceux qui exploitent des versants ou des quartiers boisés déjà en partie embroussaillés¹³. Cette notion d'entretien, déjà très largement analysée (Selmi, 2006 ; Candau *et al.*, 2007 ; Blanc, 2009 ; Petit et Fleury, 2010 ; Candau et Ginelli, 2011 ; Henry, 2012, etc.), recouvre, comme l'explique Dominique Henry (2012), plusieurs dimensions que nous avons bien retrouvées chez les éleveurs interrogés. Elle permet, selon l'auteur, de préserver à la fois les conditions nécessaires à la production, la complémentarité spatiale des ressources (fond de vallée, zone intermédiaire et estive) et un « certain état des apparences » en lien avec le regard paysan des voisins et la dimension patrimoniale ; mais elle permet également de « tenir entre soi », c'est-à-dire entre habitants du lieu, et de maintenir entre deux états, celui de la déprise et de « l'emprise pastorale », mais aussi, selon nous, celui du sauvage et du domestique.

- 60 En effet, face à la déprise, « l'ensauvagement gagne, par les transformations du paysage, comme par la présence d'animaux sauvages en quantité croissante en des lieux où ils étaient jadis ignorés » (Larrère *et al.*, 2007, p. 8). Entretenir permettrait donc de garder le sauvage à distance parce que celui-ci se rappelle à l'éleveur et a tendance à empiéter sur le domaine du domestique. Si l'opposition entre sauvage et domestique est au cœur du rapport de l'éleveur à la biodiversité (*ibid.*), elle semble également constitutive de cette notion d'entretien du paysage. Les métaphores fréquentes proposées par les éleveurs avec l'entretien de la maison ou celui de la barbe des hommes¹⁴ invitent à associer cette idée à la propriété, voire à la sphère intime. On entretient son domaine comme son corps ou sa maison pour pouvoir y vivre et s'y sentir bien. La femme d'un des éleveurs interrogés explique ainsi :

« Enfin, pour moi [...] il y a aussi le regard des autres, et puis la fierté, comme on aime avoir sa maison propre. C'est pareil. Pour eux, c'est pareil. Avoir sa maison propre pour une femme, ou eux avoir leur exploitation propre, c'est pareil » (élv. 22).

- 61 Les variabilités interindividuelles observées résident dans les frontières de ce domaine, plus ou moins associées à la propriété, plus ou moins proches du siège, plus ou moins perméables au sauvage. Certains éleveurs, qui s'inscrivent dans une démarche

d'agroécologie (entendue ici comme cherchant à valoriser le fonctionnement des écosystèmes dans leur conduite productive), tiennent ainsi à maintenir un paysage ouvert, mais acceptent plus que d'autres certains éléments du sauvage dans leur domaine de production¹⁵. Pour eux, l'entretien se limite au maintien d'un paysage ouvert. Pour d'autres, il est associé à la production d'un paysage propre, d'une nature domestiquée au sein de laquelle on tient le sauvage à distance.

« C'est nettoyer avant tout, il n'y a pas de fougère, y'a pas de ronce, y'a pas d'ajonc, rien. Je nettoie, la fauche et les animaux, surtout la fauche, rien ne vaut la fauche » (élv. 11).

« Faut savoir ce qu'on veut. Est-ce qu'on veut garder ce paysage ou laisser faire la nature ? » (élv. 15).

- 62 De la même façon, certains limitent l'entretien aux abords du siège d'exploitation alors que d'autres raisonnent à l'échelle du quartier ou du versant qu'ils occupent. La structure du parcellaire semble ici jouer un rôle important dans la portion d'espace entretenue. Ceux bénéficiant d'un parcellaire groupé ont ainsi davantage tendance à chercher à entretenir un ensemble plus vaste et non limité aux prairies (chemins, talus, etc.) alors que la dispersion des parcelles dilue le sentiment de responsabilité.

Contribuer au paysage, une question de responsabilité

- 63 Cette question de l'entretien et plus largement de la contribution au paysage se pose en effet souvent en ces termes. Nombreux sont ceux qui évoquent par exemple leur responsabilité, certes vis-à-vis des visiteurs extérieurs (touristes et randonneurs notamment), mais surtout vis-à-vis des voisins, des générations futures ou des ancêtres qui ont façonné ce paysage.

« On suit le paysage, on suit le mouvement, fait par nos ancêtres. Eux, ils fauchaient partout. Et là on revient un peu, enfin dans certains endroits. Moi je me positionne par rapport au respect avant tout, de ceux qui ont travaillé avant » (élv. 11).

« [...] Mon but c'est vraiment entretenir, garder la ferme, et entretenir et transmettre aussi » (élv. 19).

- 64 Entretenir, c'est poursuivre le labeur des anciens et ainsi témoigner de son respect, s'inscrire dans une histoire familiale qui remonte parfois à plusieurs générations. C'est aussi conserver et maintenir l'existant pour ses descendants, se considérer comme un passeur entre ceux qui ont occupé/façonné les lieux et ceux qui les réinvestiront. Dans la continuité de Jean-Pierre Deffontaines et Anne Mathieu (2007) qui parlaient de « langage visuel de l'agriculture », entretenir c'est d'une certaine façon, explique un éleveur, continuer à raconter l'histoire du lieu :

« C'est que, ici, tout ce coin, c'est en train de se reboucher. Avant c'étaient des prés de fauche. Dans le village il y a beaucoup de terrasses, parce que dans le village, ils faisaient des cultures vivrières de pommes de terre, mais les prés de fauche, en fait, c'étaient les pentes autour, et toutes ces pentes elles ont été quasiment abandonnées parce que pas mécanisables. Donc moi ça me dit bien de garder le milieu comme ça, qu'il continue quand même à raconter cette histoire-là » (élv. 4).

- 65 Pourtant la majorité revendique le fait de contribuer au paysage avant tout pour eux-mêmes :

« L'entretien, c'est d'abord pour moi et après pour les autres, pour les générations futures » (élv. 21).

- 66 On retrouve ici l'idée avancée par Dominique Henry (2012) selon laquelle l'entretien est souvent au service de la production, activant ou réactivant le potentiel productif. Mais

au-delà de cette dimension, les éleveurs positionnent leurs pratiques par rapport à la qualité de leur cadre de vie. Entretenir ou plus généralement façonner le paysage, c'est contribuer à préserver un cadre de vie de qualité :

« Si la prairie se fermait, ça me ferait quelque chose [...] On fait du paysage d'abord pour nous, mais on est conscient qu'on vit dans un lieu privilégié » (élv. 6).

- 67 Pour certains, cela permet juste de vivre et d'exercer une activité dans un cadre plaisant, agréable dans la vie de tous les jours, mais pour d'autres cela participe pleinement de leur bien-être (« moral », « humeur ») et cela facilite même leur travail d'éleveur. Au-delà du cadre de vie, le paysage offre en effet un cadre de travail qui les aide à supporter un labeur souvent rendu ardu par les contraintes structurelles propres aux espaces montagnards.

« Franchement, ce serait difficile de faire le même métier ailleurs qu'ici. [...] Dans les Landes, quand vous êtes sur votre tracteur, [...] vous avez juste à regarder devant si vous tracez bien le sillon. C'est dur d'être agriculteur dans ce contexte. [...] Je pense que nous, on est plus chanceux. Même si on a les mêmes difficultés économiques, c'est quand même plus agréable d'être agriculteur au Pays basque que dans la Creuse, l'Aveyron, les Landes. Moi je le vois comme ça. Et je pense que ce n'est pas pour rien aussi que le taux d'installation est si élevé dans la région. [...] Mais bon on est dans un endroit quand même qui quelque part... on oublie un peu... sur le moment, on oublie un peu le reste quoi... » (élv. 18).

- 68 Au final, que les raisons soient productives, esthétiques, liées à leur rapport au sauvage ou à leur souhait de préserver leur cadre de vie ou de travail, la contribution de l'éleveur au paysage est bien consciente et intentionnelle. Mais elle est considérée avant tout comme une action à leur propre service, peu d'entre eux finalement faisant référence à l'intérêt général. Ceux qui adoptent cette position sont ceux qui pratiquent l'agrotourisme (figure 6), leur action paysagère relevant presque d'un « service environnemental privatif » (Aznar, 2002), ceux qui sont très sensibles à la cause environnementale et ceux qui ont une exploitation située à proximité de chemins empruntés par des randonneurs ou des touristes.

« Moi je vends la vue ! C'est grâce à la vue que je loue beaucoup » (élv. 19).

Figure 6. Vue « vendue » par un éleveur (élv. 19)

« Vous voyez là-bas, [...] on est en plus sur un sentier de randonnée et moi je pense aux gens qui sont là régulièrement parce qu'on a la station thermale des Eaux-Bonnes et c'est le parcours des curistes l'après-midi en général, et quand ils arrivent là et qu'ils voient... heu... si c'était tout en landes... Mais il n'y a pas qu'eux, il y a nous aussi. Quand on arrive sur la crête en haut, et qu'on voit ce verdissement ici ça donne signe de vie. Ça veut dire qu'il y a quelqu'un qui travaille. Moi je pense que ça a une importance. [...] C'est comme le communal, si on n'écobue pas, c'est pas du tout pareil, même sur le plan paysager. [...] [Au maire] je lui ai dit : "pense que nous, l'herbe, elle ne sera pas meilleure, [...] mais d'un point de vue paysager ça a une influence très importante", parce que quand même préservons le tourisme, on en a énormément besoin » (élv. 3).

- 69 Si peu d'éleveurs interrogés prennent en compte les visiteurs extérieurs, c'est que tous n'ont pas de contact régulier avec des randonneurs ou des touristes dans leur quotidien d'exploitant. Les nombreux points de vue offerts par la topographie des espaces montagnards donnent certes facilement à voir des « paysages spectacle », mais tous ne sont pas desservis par des chemins ou ne sont pas situés sur des axes balisés. Ils restent donc essentiellement fréquentés par les habitants du quartier et il semble difficilement concevable pour un éleveur de se projeter sur le fait d'offrir un service paysager à un usager qui n'est pas présent. L'ouverture plus ou moins grande vis-à-vis du regard extérieur semble donc étroitement liée à la présence même de ces usagers.

Discussion – conclusion

Un acte paysager conscient, imbriqué dans l'acte productif et les pratiques habitantes

- 70 La relation tissée entre l'éleveur et le paysage ne peut donc pas se limiter au seul fait de considérer l'agriculteur comme un producteur de paysages « par défaut » (Henry, 2012), presque malgré lui. Nous avons montré à quel point le rapport au paysage des éleveurs (en l'occurrence ici ceux ayant participé au concours des prairies fleuries) s'inscrit dans une « manière de vivre » leur espace de vie et leur espace de production qui fait sens en termes paysagers. Si, pour Dominique Henry (2012) « il s'agit d'une subjectivité qui traverse sa pratique, sans qu'elle soit pour autant destinée à "faire paysage" (au sens plastique), mais qui s'inscrit néanmoins dans les paysages par le caractère spatial du travail agricole », nous considérons pour notre part, et nous en avons témoigné à travers cet article, qu'elle peut aussi relever d'une finalité paysagère. Pour reprendre la distinction que propose le courant de l'économie des services, l'acte paysager des éleveurs ne se limite donc pas uniquement à une simple externalité non délibérée¹⁶ (Aznar, 2002), c'est-à-dire une intervention n'ayant pas un but paysager, mais relève bien d'une action intentionnelle au service de l'éleveur. Le regard des observateurs extérieurs amène en général à distinguer les actions proprement paysagères de celles qui produisent non intentionnellement un effet paysager. L'entretien des haies, des talus ou des chemins, la pâture de certaines parcelles peu productives mais participant au maintien d'un paysage ouvert, sont autant d'actions généralement considérées comme délibérément paysagères (Aznar, 2002). D'autres n'auraient en revanche pas nécessairement cette finalité, comme la variation des tonalités de vert provoquée par la pâture du troupeau ou la présence de paddocks évoquées par des éleveurs rencontrés. Pourtant, dans la continuité des travaux de Dominique Henry (2012), nos entretiens ont montré que même les actions à finalité

paysagère pouvaient avoir des ressorts cachés productifs (la circulation des engins et des troupeaux ou la gestion sanitaire par exemple), alors qu'à l'inverse la dimension paysagère des actions *a priori* productives pouvait se révéler fondamentale pour l'éleveur dans la mesure où le paysage est au cœur de son quotidien. Non seulement la surveillance, la lecture et le vécu paysager constituent des éléments de base de la gestion de l'exploitation et de l'acquisition de savoirs relatifs à la production, mais ils favorisent en outre une connaissance du milieu et du territoire, qui participe d'un processus de construction identitaire rassemblant les éleveurs d'un même quartier, et contribuent à la préservation d'un cadre de vie source de bien-être et soulageant l'acte productif. Dans de telles conditions, il devient difficile de distinguer l'acte paysager intentionnel de celui qui ne l'est pas. L'éleveur ne sépare généralement pas, dans sa pratique quotidienne, les actions qui seraient proprement à vocation paysagère de celles visant à produire, les deux étant intimement liées dans son quotidien d'habitant-producteur. Poser l'acte paysager en tant que service intentionnel, voire coût de production non nul comme le proposent François Bonnieux et Pierre Rainelli (2000), revient donc à découper le monde cognitif de l'éleveur en des catégories peu appréhendables pour la profession.

L'acte paysager : un service pour soi, une externalité pour les autres

- 71 En définitive, la question de l'intentionnalité ne se pose pas en matière d'action visée, paysagère ou productive, mais plutôt en matière d'usager ou de destinataire de l'action. Si les éleveurs ont presque tous conscience que leurs pratiques contribuent au paysage, à la fois parce qu'ils l'entretiennent mais aussi parce qu'ils le façonnent, ils revendiquent pour une large majorité de le faire pour eux et pour leur famille, au regard de tout ce que le paysage leur apporte. Sa vocation identitaire et leur sentiment de responsabilité vis-à-vis de la transmission patrimoniale les amènent à mettre en perspective leurs pratiques au regard de leurs voisins, de leurs potentiels descendants et de leurs ancêtres qui ont œuvré par leur lourd labeur à façonner le paysage, mais peu finalement prennent en compte le regard des visiteurs extérieurs ou se placent dans une perspective de bien commun. Ceux qui sont très sensibles à la cause environnementale ou ceux qui sont en contact étroit avec les visiteurs extérieurs peuvent approcher l'acte paysager comme une forme de service destiné à un collectif. Pour la grande majorité néanmoins, il s'agit d'une action destinée à son propre service, ou éventuellement rendue à sa famille ou à ses voisins. L'intentionnalité paysagère est donc bien présente mais dans une perspective égocentrée ou « localocentrée ». Dans ce cas-là, l'action paysagère peut être considérée comme une forme de service personnel (si tant est que l'on puisse parler de service lorsque le principal destinataire n'est autre que soi-même) mais pour les personnes extérieures au lieu elle relève d'une simple externalité non intentionnelle.
- 72 À usage parfois productif (la surveillance du troupeau par exemple), l'action paysagère n'est pas uniquement utilitaire. Elle ne peut se comprendre qu'au regard du vécu paysager de l'éleveur, un vécu souvent complexe mêlant dimensions fonctionnelles, symboliques et esthétiques (Petit et Vandenbroucke, 2017).

Par-delà des valeurs paysagères, le vécu et la fonction paysagère de l'éleveur

- 73 Les tensions largement soulignées par la littérature entre la manière dont les éleveurs appréhendent le paysage et les conceptions que les politiques sectorielles et paysagères peuvent en avoir ne proviennent donc pas chez les éleveurs pyrénéens d'une absence de rapport paysager dans la mesure où la catégorie « paysage » est bien mobilisée par les éleveurs et fait sens. S'il est indéniable que ces tensions sont liées au rapport entre acte productif et paysager, ce n'est pas parce que les valeurs (agricole, marchande ou de cadre de vie) ou les types d'esthétique (productive vs contemplative) s'opposent (Droz et Miéville-Ott, 2001 ; Germaine, 2011 ; Candau et Ginelli, 2011), mais plutôt parce qu'ils sont indissociables pour l'éleveur et parce que c'est justement leur association qui fait sens pour lui.
- 74 Ces perspectives invitent à interroger les évaluations paysagères. Certaines, comme les chartes paysagères (Davodeau, 2009) ou le concours des prairies fleuries, déterminent la valeur d'un paysage à dire d'experts et font donc abstraction de la valeur attribuée par les populations. Elles se heurtent en général à une confrontation de valeurs entre les experts eux-mêmes (variables selon le champ disciplinaire) mais aussi entre usagers et experts. D'autres au contraire mobilisent les représentations du paysage des acteurs locaux (Michelin, 1998 ; Guisepelli, 2005). Souvent basées sur l'analyse des valeurs à l'origine des postures paysagères (Droz et al., 2009) ou sur les types d'esthétique, elles amènent à hiérarchiser, dissocier voire confronter des approches qui sont pour l'éleveur intimement liées. Privilégier une entrée par le vécu paysager des éleveurs, davantage que les « regards » largement codifiés par des catégories esthétiques trop restrictives, permet de se saisir non seulement des fonctions du paysage pour les éleveurs, mais aussi des significations qu'ils lui attribuent et des valeurs dont il est porteur pour eux et qui dépassent largement la seule question esthétique ou la fonction écologique. Cela permet non seulement de donner du sens à leurs actions, mais aussi de dépasser la subjectivité de l'approche esthétique ainsi que les visions dichotomiques (esthétique de la production vs esthétique de la contemplation ; valeur productive vs valeur écologique). Une telle approche pourrait permettre de tendre vers une meilleure adhésion aux politiques agri-environnementales, le paysage, conçu aussi comme le résultat d'une action réalisée par l'éleveur et pour l'éleveur, pouvant constituer un médiateur entre bien commun et bien privé à même de faciliter l'acceptation du rôle que l'éleveur peut et a à jouer sur le paysage. Plus largement, il est à supposer qu'une telle approche encouragerait également la mobilisation des éleveurs dans les processus de projet (plan de paysage, projet de territoire, etc.) pour la mise en place de stratégies d'action territoriale en adéquation avec leur expérience quotidienne des lieux.

BIBLIOGRAPHIE

- Arranz, J.-M., Bernos, N., Carrière, P., Charbonneau, M., Gascouat, P., Hulin, S., Inarra, P., Mareaux, M., Noblia, J.-M., Olha, E., « Prairies permanentes basco-béarnaises : une typologie pour évaluer les services écosystémiques rendus par les prairies et par les exploitations », *Fourrages*, 2016, n° 228, p. 233-241.
- Aznar, O., « Une caractérisation des services environnementaux à dimension paysagère produits dans les espaces ruraux », *Développement durable et territoires*, dossier 1, 2002, URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/904>.
- Barnaud, C., Theil, L., Choisis, J.-P., Eychenne, C., « Les services écosystémiques : une notion savante déconnectée des représentations locales ? Une analyse des représentations locales de l'élevage en zone agricole défavorisée », dans Béringuier, P., Blot, F., Desailly, B., Saqalli, M. (dir.), *Environnement, Politiques publiques et Pratiques locales*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 26-49.
- Berque, A., « Paysage, milieu, histoire », dans Berque, A. (dir.), *Cinq Propositions pour une théorie du paysage*, Paris, Champ Vallon, 1994, p. 11-29.
- Bigando, E., « Le paysage ordinaire, porteur d'une identité habitante », *Projets de paysage*, n° 1, décembre 2008, URL : http://www.projetsdepaysage.fr/fr/le_paysage_ordinaire_porteur_d_une_identite_habitante#.
- Bigando, E., « La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie de l'agglomération bordelaise », thèse de doctorat, université de Bordeaux III, 2006, 506 p.
- Blanc, J., « Savoirs relationnels et "engagement" avec le vivant : les dimensions oubliées du métier d'éleveur ? », *Natures, Sciences, Sociétés*, n° 17, 2009, p. 29-39.
- Bonnieux, F., Rainelli, P., « Aménités agricoles et tourisme rural », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n° 5, 2000, p. 803-820.
- Candau, J., Aznar, O., Guerin, M., Michelin, Y., Moquay, P., « L'intervention publique paysagère comme processus normatif », *Cahiers d'économie et sociologie rurales*, n° 84, 2007, p. 167-190.
- Candau, J., Ginelli, L., « L'engagement des agriculteurs dans un service environnemental. L'exemple du paysage », *Revue française de sociologie*, n° 52, 2011, p. 691-718.
- Cochet, H., Devienne, S., Dufumier, M., « L'agriculture comparée, une discipline de synthèse ? », *Économie rurale*, 2007, p. 99-112.
- Davodeau, H., « L'évaluation du paysage, premier acte des politiques paysagères », *Projets de paysage*, n° 2, juin 2009, URL : http://www.projetsdepaysage.fr/fr/l_evaluation_du_paysage_premier_acte_des_politiques_paysageres#.
- Deffontaines, J.-P., « Du paysage comme moyen de connaissance de l'activité agricole à l'activité agricole comme moyen de production du paysage », dans Blanc-Pamard, C. et Boutrais, J. (dir.), *Thème et Variations : nouvelles recherches rurales au sud*, Paris, Orstom, 1997, p. 305-322.
- Deffontaines, J.-P., « L'objet dans l'espace agricole. Le regard d'un géoagronome », *Natures, Sciences, Sociétés*, n° 12, 2004, p. 299-304.
- Deffontaines, J.-P., Mathieu, A., « Production et évolution des formes visibles en agriculture », dans Woronoff, D. (dir.), *Travail et Paysages. Actes du 127^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, Nancy, CTHS, 2007, p. 199-211.

- Deverre, C., de Sainte Marie, C., « L'écologisation de la politique agricole européenne. Verdissement ou refondation des systèmes agro-alimentaires », *Revue d'études en agriculture environnement*, 2008, 89, p. 83-104.
- Dobremez, L., Rapey, H., Candau, J., Ginelli, L., « Paysage et produits certifiés : un lien évident ? Pratiques et discours d'éleveurs en Auvergne et Morvan », *Fourrages*, 2013, n° 216, p. 293-304.
- Donadieu, P., « Pour une conservation inventive des paysages », dans Berque, A. (dir.), *Cinq Propositions pour une théorie du paysage*, Paris, Champ Vallon, 1994, p. 51-80.
- Droz, Y., Miéville-Ott, V. Forney, J., Spichiger, R., *Anthropologie politique du paysage : valeurs et postures des montagnes suisses*, Paris, Karthala, 2009, 180 p.
- Droz, Y., Miéville-Ott, V. (dir.), *La Polyphonie du paysage*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romanes, 2005, 227 p.
- Droz, Y., Miéville-Ott, V., *On achève bien les paysans : reconstruire une identité paysanne dans un monde incertain*, Genève, Georg Editeurs, 2001, 202 p.
- Facchini, F., « La mise en œuvre de l'article 19 du règlement CEE 797/85 en France et en Grande-Bretagne », *Économie rurale*, 1999, n° 252, 1999, p. 3-8.
- Germaine, M-A., « Apport de l'analyse de discours pour renseigner les représentations paysagères et les demandes d'environnement. Exemples des vallées du nord-ouest de la France », *Annales de géographie*, n° 682, 2011/6, p. 629-650.
- Gibson, J., *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin, 1979.
- Guisepelli, E., « Les représentations sociales du paysage comme outils de connaissance préalable à l'action. L'exemple des Alpes du nord », *Cybergeo : European Journal of Geography*, mai 2005, <http://journals.openedition.org/cybergeo/3352> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cybergeo.3352>.
- Henry, D., « De liens et d'attaches. Paysages pastoraux et éleveurs en Oueil-Larboust », *Revue de Comminges*, vol. CXXIX, n° 1, 2013a, p. 203-218.
- Henry, D., « Les paysages de l'affectif. Les éleveurs et leurs pratiques pastorales d'entretien de la montagne pyrénéenne : hautes vallées du Gave de Pau, de Compan et d'Oueil-Larboust », *Projet de Paysage*, n° 9, décembre 2013b, URL : http://www.projetsdepaysage.fr/fr/les_paysages_de_l_affectif.
- Henry, D., « Paysages agricoles investis », *Openfield*, 2013c, URL : <https://www.revue-openfield.net/2013/06/23/paysages-agricoles-investis/>.
- Henry, D., « Entre-tenir la montagne : paysage et ethnogéographie du travail des éleveurs en montagne pyrénéenne : hautes vallées du Gave de Pau, de Campan et d'Oueil-Larboust », thèse de doctorat, université Toulouse le Mirail-Toulouse II, 2012.
- Larrère, R., Fleury, P., Payant, L., « La "nature" des éleveurs : sur les représentations de la biodiversité dans les Alpes du Nord », *Ruralia*, 2007, URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/1846>.
- Larrère, C., Larrère, R., *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Aubier, 1997, 355 p.
- Lazaro, L., Eychenne, C., « L'approche relationnelle des externalités du pastoralisme pyrénéen : un regard de géographes sur un concept économique », Hamman, P. (dir.), *Ruralité, Nature et Environnement*, Toulouse, Érès, 2017, p. 207-238.
- Lévi-Strauss, C., *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

Michelin, Y., « Des appareils photo jetables au service d'un projet de développement : représentations paysagères et stratégies des acteurs locaux de la montagne thiernoise », *Cybergeog : European Journal of Geography*, décembre 1998, <http://journals.openedition.org/cybergeog/5351> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cybergeog.5351>.

Petit, S., Fleury, P., « Soigner les prairies », *Terrains Travaux*, 2010, p. 41-56.

Petit, S., Vandenbroucke, P., « La haie coupe, l'eau relie. Les continuités écologiques requalifiées par les agriculteurs », *Développement durable et territoires*, vol. 8, n° 1, avril 2017, URL : <http://developpementdurable.revues.org/11575>.

Poinsot, Y., *Comment l'agriculture fabrique ses paysages. Un regard géographique sur l'évolution des campagnes d'Europe, des Andes et d'Afrique noire*, Paris, Karthala, 2008, 243 p.

Sainte Marie, C., Amiaud, B., Magda, D., Plantureux, S., Agreil, C., Mestelan, P., Boussou, V. et Mougey, T., « Promouvoir la valeur agri-écologique des prairies : le concours agricole national des prairies fleuries », *Journées AFPP - Les atouts des prairies permanentes pour demain*, 3-4 avril 2012, 3 p.

Salmona, M., *Les Paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*, Paris, L'Harmattan, 1994, 372 p.

Selmi, A., « L'ouvert, le propre et le fermé. Trois catégories pour qualifier le paysage dans les Alpes du Nord », dans Selmi, A. et Hirtzel, V. (dir.), *Gouverner la nature. Cahiers d'anthropologie sociale*, Paris, L'Herne, 2006, p. 13-29.

Weber, F., *Le Travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*, Paris, EHESS, 2009, 283 p.

NOTES

1. Mesures agroenvironnementales, devenues ensuite MAET et MAEC aujourd'hui.
2. ICHN (indemnité compensatoire de handicaps naturels).
3. Deux concours sont organisés chaque année dans les Pyrénées-Atlantiques. L'un, porté par la CDA 64, a été mis en place dans différentes vallées depuis 2014. L'autre est organisé depuis 2016 par EHLG, le Syndicat mixte du bassin versant de la Nive, la Commission syndicale du Pays de Cize et la Commission syndicale de la vallée de Baïgorry sur les quatre sites Natura 2000 dont ils ont la charge à l'ouest du massif.
4. Chambres d'agriculture, parcs, collectivités territoriales (syndicat mixte, commission syndicale, communauté de communes, conseil départemental), associations (CPIE, CEN, ADASEA et autres associations locales).
5. Cette manière d'aborder le paysage par le « vécu paysager », en considérant la sensibilité de l'individu comme un moyen de dépasser le seul « regard » supposé être « porté sur », a d'abord fait l'objet d'une recherche doctorale sur « la sensibilité au paysage ordinaire » (Bigando, 2006), avant d'être reprise notamment par Dominique Henry (2012) pour comprendre le rapport des éleveurs au paysage.
6. Pour plus d'informations concernant le profil des éleveurs, se référer à la figure 1.
7. Nous faisons ici référence à la notion d'immersion paysagère telle que développée dans sa thèse par Éva Bigando (2006).
8. L'observation est définie ici comme une action de regarder attentivement les phénomènes, les événements, les êtres (et ici les paysages) pour les étudier, les surveiller, en tirer des conclusions, etc. (Larousse). Elle constitue une des modalités du vécu paysager particulièrement mobilisée lorsque l'éleveur n'est pas uniquement dans la recherche d'un « paysage plaisir ».

9. Soit lorsqu'ils se déplacent en tracteur entre leurs parcelles, soit en dehors même de l'acte productif lorsqu'ils circulent dans leur vie quotidienne.
 10. Thèse de doctorat sous la direction d'Yves Poinot et de Marion Charbonneau, UMR 5319 Passages.
 11. « Observatoire Agricole de la Biodiversité » au niveau national ; projet sur les ravageurs des prairies basé sur l'observation des éleveurs au niveau local.
 12. Les paddocks sont des petites soles découpées au sein d'une parcelle à l'aide de clôtures pour mettre en place un pâturage tournant.
 13. Les éleveurs béarnais abordent plus longuement cette question que les éleveurs basques où la forte densité des troupeaux contribue à limiter l'enfrichement. Le contexte dans lequel évolue l'éleveur aurait donc un impact non négligeable sur sa conception de l'entretien et l'on peut supposer qu'une étude comparative devrait mettre en évidence une sensibilité croissante à cet enjeu de l'ouest au centre du massif pyrénéen, encore plus fortement marqué par la déprise.
 14. Henry (2012) cite ainsi un éleveur faisant le parallèle avec une personne « qui ne se rase jamais » alors qu'un des éleveurs interrogés dans le cadre du concours affirme ne pas aimer « les moustaches ».
 15. C'est le cas par exemple de la ronce acceptée par certains au sein de leur zone d'exploitation alors que d'autres cherchent absolument à l'éliminer.
 16. « Les services environnementaux se distinguent de la simple externalité car leur production est intentionnelle et leur coût de production non nul. » (Aznar, 2002, p. 7.)
-

RÉSUMÉS

Sur la base d'entretiens réalisés au cours de quatre années de suivi du concours des prairies fleuries dans les Pyrénées-Atlantiques, cette contribution interroge le rapport des éleveurs au paysage au regard des débats relatifs aux divergences existant entre leur approche paysagère et celle proposée par les politiques publiques. Elle vise à montrer en quoi leur manière de vivre leur espace de vie et de production fait sens en termes paysagers et combien cela les invite à dépasser l'usage collectif du paysage pour le penser aussi comme à leur propre service. Il s'agira d'analyser ce vécu paysager singulier et de faire émerger la manière dont le paysage accompagne les actes et les gestes au quotidien, montrant ainsi en quoi le rôle du paysage dans le quotidien productif et habitant de l'éleveur et la conscience qu'il a de sa contribution paysagère invitent à penser cette relation de réciprocité comme un service par et pour l'éleveur.

Based on interviews conducted over a four-year period following a meadow-flowering competition in the Pyrénées-Atlantiques region, this article studies the relationship between livestock farmers and the landscape in the light of discussions about the differences between their approach to the landscape and that put forward by public authorities. The article seeks to show how the way farmers experience the spaces in which they live and work is meaningful in landscape terms and how this incites them to look beyond the collective use of the landscape to also think of it as being at their service. It analyses this singular experience of the landscape and brings to light the way in which the landscape is a part of the daily actions and gestures of livestock farmers. The ultimate goal is to demonstrate how the role of the landscape in their farming and living activities as well as the awareness farmers have of their contribution to the

landscape leads to considering this reciprocal relationship as a service provided by and for the farmer.

INDEX

Mots-clés : paysage, éleveurs, montagne, services, pratiques, vécu, concours prairies fleuries

Keywords : landscape, livestock farmer, mountain, services, practices, experience meadow-flowering competition

AUTEURS

ÉVA BIGANDO

Éva Bigando est maître de conférences en géographie, Passages-UMR 5319- UPPA/UBM/ENSAPBx/CNRS. Ses recherches portent sur les paysages du quotidien, qu'elle aborde sous l'angle de la *sensibilité paysagère habitante*, en cherchant à comprendre les pratiques, représentations et valeurs dont ces paysages sont porteurs.
eva.bigando[at]univ-pau[dot]fr

MARION CHARBONNEAU

Marion Charbonneau est maître de conférences en géographie, Passages-UMR 5319- UPPA/UBM/ENSAPBx/CNRS. Ses recherches portent sur les enjeux environnementaux dans la sphère agricole. Elle s'intéresse aux politiques publiques ainsi qu'aux savoirs, aux pratiques et aux représentations des populations.
marion.charbonneau[at]univ-pau[dot]fr